

## DE CARACAS A KINSHASA

Cinq années de recherches urbaines

Les vingt deux articles ou extraits d'ouvrages reproduits dans ce livre donnent probablement un bon aperçu des thèmes et travaux des chercheurs en sciences humaines qui, dans le cadre de l'ORSTOM et au cours des cinq dernières années, ont publié des études consacrées aux milieux urbains des régions tropicales. Au moment où la plupart de ces chercheurs se retrouvent enfin réunis dans un département pluridisciplinaire explicitement voué à la recherche urbaine – alors qu'ils étaient jusqu'ici inféodés à leurs disciplines d'origine –, il est bon de s'arrêter un instant sur la nature et le contenu de nos travaux les plus récents.

En plongeant beaucoup plus loin dans le passé, un livre paru en 1983 (1) nous avait permis de prendre la mesure du chemin parcouru depuis les années 50. On avait pu identifier une première période d'engouement pour l'étude de la ville africaine alors naissante, période marquée par le livre de G. Balandier sur les Brazzavilles noires. Courte période, cependant, dont les animateurs n'ont pas su ni voulu inspirer la suivante. Après les années 50, les années 60 ont vu les chercheurs tropicalistes français s'engouffrer massivement sur les sentiers du monde rural. C'est en particulier l'époque des études systématisées de «terroirs», débouchant bientôt sur des questionnements plus larges sur le développement régional. Un certain intérêt pour la ville réapparut alors progressivement car la problématique régionale y conduisait inévitablement. Les thèmes de la ville-marché, de l'appel migratoire, puis de l'effet de polarisation exercé par les villes-métropoles furent successivement à l'honneur. Certaines recherches aboutirent, dans divers pays, à l'analyse des systèmes urbains nationaux.

---

(1) Ph. Haeringer, *La recherche urbaine à l'ORSTOM. Bibliographie analytique 1950-1980*, Editions de l'ORSTOM, 1983, 326 p.

Cette logique, cette filière de recherche laissait cependant de côté, pour l'essentiel, l'immense champ de recherche que représente la ville en tant que milieu. Quelques chercheurs, pourtant, s'y consacrèrent, s'attachant à une lecture des structures foncières et des politiques de l'habitat, identifiant certains processus d'insertion du néo-citadin dans la ville, commençant d'étudier les transformations de la famille et la naissance de la petite entreprise. Mais pour que l'effort globalement consenti soit à la mesure de l'enjeu, pour que ce champ de recherche puisse être exploré dans toute sa diversité thématique et avec un esprit de suite suffisant, il était nécessaire que la *recherche urbaine* acquiert un statut. Pour cela une dynamique trans-disciplinaire devait être créée et être soutenue par l'institution d'un «lieu» fédérateur, susceptible de favoriser un processus cumulatif de l'effort de recherche. Proposée et défendue dès 1976 par le signataire de ces lignes, plusieurs fois revenue à l'ordre du jour depuis cette date, cette idée se concrétisa en 1983 sous la forme du département déjà cité, officiellement consacré à l'étude de l'*urbanisation* et des *socio-systèmes urbains*.

Les textes ici rassemblés (signés pour moitié par des géographes et pour l'autre moitié par des sociologues, des économistes et des démographes) témoignent de cette période intermédiaire pendant laquelle l'intérêt pour les recherches urbaines s'accrut notablement, de nouveaux chercheurs s'adjoignant aux anciens et une certaine diversification des thèmes se faisant jour. On ne peut certes pas encore parler d'équipes, mais les convergences, néanmoins, ne manquent pas. Les lacunes non plus.

Les intitulés des quatre parties de ce livre en donnent une première idée. La première (*Villes et régions*) témoigne encore du courant de recherche longtemps dominant — et qui ne devrait pas disparaître —, celui de l'analyse régionale. La seconde (*Villes en construction*) vient également de loin : elle rend compte du courant par lequel, en dépit des priorités ruralistes et régionalistes, l'espace urbain finit par s'imposer. Les deux dernières présentent des ouvertures thématiques plus récentes. La troisième partie, consacrée aux *Marchands et artisans*, montre qu'un important tribut a déjà été versé à ce que la mode appelle le secteur informel. La quatrième et dernière partie (*La vie citadine*) devrait être un signal : celui d'une ouverture sur le vaste champ de l'anthropologie urbaine.

On voit bien que de larges domaines sont absents de ce recueil. Par exemple les problèmes de santé, ceux de la consommation et du pouvoir d'achat, ceux du travail industriel ou ceux qui relèvent du système répressif et judiciaire. Ceux-là parmi d'autres. Mais deux remarques atténueront ce constat. La première est que, par définition, ce recueil de *bonnes feuilles* ne contient qu'un échantillonnage nécessairement arbitraire des travaux effectivement réalisés,

chaque chercheur ayant été invité à indiquer son choix. La seconde est que cette sélection de travaux publiés ne peut évidemment rendre compte des derniers travaux en cours (2). Or la mise en place toute nouvelle du département de la recherche urbaine a déjà sensiblement élargi l'éventail des thèmes abordés, ceux de la santé et ceux de la sociologie du travail ayant été, justement, privilégiés.

\*

\* \* \*

Bien que cet échantillon de textes n'autorise aucun bilan, on peut tout-de-même s'exercer à définir la tonalité qui se dégage de leur ensemble.

De la lecture des articles et extraits classés dans la première partie de ce livre (*Villes et régions*), on retire le sentiment que l'on se trouve dans un champ thématique parfaitement balayé, étudié, classifié. On navigue en terre connue dont l'exotisme est émoussé, les mystères écartés. La plupart des auteurs sont parvenus à leurs conclusions. Même s'ils emploient parfois, pour les formuler, la forme interrogative, ils semblent être sans illusions sur la nature des phénomènes étudiés, sans angoisses quant à la justesse de leurs analyses ; la forme interrogative — qu'elle soit réelle ou sous-jacente — n'est destinée qu'à souligner l'ambivalence des processus de l'urbanisation (à la fois destructeurs et positifs) la permanence de la dialectique ville-campagne, et les alternatives offertes aux politiques de développement. A ce dernier sujet, une double question de taille reste pour-

---

(2) Il faut en particulier mentionner deux ouvrages qui paraissent en même temps que celui-ci aux mêmes éditions : *Yaoundé, construire une capitale* (André Franqueville) et *Abidjan au coin de la rue* (Ph. Haeringer, éd.)

tant largement ouverte en dépit de certains acquis : les Etats peuvent-ils efficacement lutter contre la macrocéphalie, et que doit-on au juste en attendre quant au développement des campagnes, des régions et des nations tout entières ?

La tension monte quand on passe à la matière de la deuxième partie du livre (*Villes en construction*). Ici les certitudes s'effilochent. Sans doute parce que c'est sur la mégaville que l'on s'interroge alors surtout, et que son devenir est insaisissable. Le présent est lui-même insondable, dans la mesure où il semble déjà installé dans une irréductible pathologie. Quand le chercheur plaide pour des principes d'action, pour des voies de politique urbaine nécessairement fondées sur une rationalité fonctionnelle, croit-il lui-même, peut-il croire à son propre discours ? Son apport le plus salutaire est sans doute de proposer d'autres lectures de la construction urbaine, ou au moins d'en suggérer la possibilité, la nécessité. Cela revient à remettre sur le métier les concepts de l'urbanité et cette interrogation rejoint curieusement celle que l'un des auteurs pose à propos des origines mêmes de la ville coloniale. Même en ces moments fondateurs, il ne trouve que signes et symboles, toute une sémiologie passablement désarmante pour un observateur pétri d'urbanisme.

Le domaine qui fait l'objet de la troisième partie (*Marchands et artisans*) est sans doute celui qui caractérise le mieux, pour les cinq ou dix dernières années, la recherche urbaine conduite par les tropicalistes français. Après la découverte et l'analyse de l'«informel» dans le domaine de l'habitat (les textes de notre deuxième partie sont encore tout imprégnés, sous d'autres vocables, de la dialectique informel/Etat), c'est l'informel dans l'emploi qui retient l'attention. Mais cette fois l'angoisse n'est pas de mise. Au contraire, la petite activité artisanale, économie douce et parée d'un label d'authenticité et d'autonomie, semble être un gage d'équilibre social d'une façon beaucoup moins ambiguë que ce n'est le cas de l'urbanisation populaire ou «spontanée». Son développement est donc souhaité sans réticence. Mais quel développement ? On s'aperçoit, lorsque l'on pose cette question, que la nature-même de l'économie étudiée reste pour une bonne part non identifiée, au point que l'on n'est pas du tout sûr de bien la nommer, ni de bien la cerner.

L'originalité et la richesse de la présente collection d'études sur les marchands et les artisans tient dans la diversité des approches disciplinaires. Bien que dispersées dans le temps et l'espace, elles forment une chaîne qui va de l'analyse macro-économique et planificatrice à l'éclairage des pratiques les plus ésotériques de l'activité artisanale, en passant successivement par les notions d'activité de subsistance, de reproduction sociale, de sociabilité, et par l'évocation d'une importante filière artisanale et marchande fondée sur une sorte d'intégrisme religieux et nationaliste.

La quatrième partie, enfin (*La vie citadine*), c'est l'air du temps présent, ou à venir. Peut-être la future coqueluche du tropicalisme francophone. Il est vrai que les recherches passées, notamment celles qui relèvent des deux précédentes rubriques, apportent des pièces importantes à la compréhension de la vie citadine. Il est vrai aussi que certaines approches présentées ici ne sont pas complètement nouvelles. Mais elles annoncent un plus grand désir que par le passé — et plus amplement partagé — de plonger au cœur de la vie citadine par une démarche non sectorielle, à la fois globale et micro-sociale.

On constatera, au simple énoncé de l'intitulé des articles et extraits de cette quatrième partie, que la dimension familiale constitue une entrée privilégiée, ce qui entraîne une attention particulière à l'espace et au temps domestiques, et plus généralement à la quotidienneté. Mais ce point de départ ne paraît nullement compromettre la perception des autres cercles de la vie sociale et des autres échelles de temps. Il constitue la meilleure garantie de situer d'entrée de jeu l'individu dans son exact contexte, quitte à le suivre ensuite dans toutes les autres démarches et composantes de sa vie de citadin. Car c'est par lui que l'on pourra ré-explore la ville et en refaire le tour de l'intérieur, avant de repartir plus loin (plus loin que l'individu ou plus loin que la cité) pour achever de la comprendre. Une exploration nécessaire si l'on considère que, dans la plupart des cas étudiés, la *citadinité* des sociétés urbaines — dans la pleine acception de ces trois termes — est un phénomène nouveau, spécifique, et en constante créativité.

Philippe Haeringer